

SOCIOLOGIE

« Nous sommes en train de créer un 'nous'. »

Entretien : Luc Caregari

La sociologue martiniquaise Juliette Smeralda s'est penchée sur les aliénations qui frappent les descendant-e-s des colonisé-e-s. Elle sera présente ce weekend au festival des migrations.

woxx : *Vous êtes souvent définie comme une militante contre les aliénations. De quels phénomènes s'agit-il ?*

Juliette Smeralda : Je ne me définis pas comme une militante contre l'aliénation. Je pratique une sociologie engagée, un peu comme celle de Bourdieu, qui est et reste ma plus grande source d'inspiration. Quand je parle d'aliénation, je considère que l'éducation en tant que telle est déjà une forme d'aliénation. Je pense qu'il y a - dans les rencontres entre individus et entre les peuples - des spécificités. Dans cette diversité humaine, il y a les races d'un côté, mais il y a aussi des diversités culturelles. Quand on parle d'aliénation dans une société comme la nôtre - d'anciennes sociétés d'esclavage issues des colonies - on dit simplement que la culture du dominant, du colonisateur, s'impose de manière arbitraire à l'ensemble de la société. Et donc, ces personnes qui ont une culture domestique, qui est spécifique au colonisé, ne peuvent pas vivre leur vie publique d'après les traits de cette culture qui est la leur. En conséquence, ils ne la vivent qu'en privé. Et c'est pour cela qu'on parle d'aliénation, car ils doivent

s'adapter dans l'espace public à la culture du dominant.

Ils se conforment donc à ce modèle du dominant ?

Oui, c'est vrai en France métropolitaine aussi, où on parle de groupe sous-culturels, même si ce terme est particulièrement mal choisi. On vous dit qu'il y a des spécificités minoritaires selon lesquelles ces personnes vivent.

Dans vos travaux, vous vous concentrez surtout sur les codes corporels, comme les cheveux ou encore la couleur de la peau. Comment se fait-il que cette aliénation passe par les corps ?

Je m'intéresse à ces deux facteurs, les cheveux et la couleur de la peau, car ce sont des phénomènes que j'ai rencontrés dans mon parcours de chercheur. Ce sont des facteurs de discrimination qui naissent au contact entre les cultures. Il m'est apparu que chez les noirs notamment, mais on pourrait dire la même chose des arabes ou des latinos sud-américains, que tous les traits qui ne sont pas européens sont l'objet de pratiques soi-disant esthétiques, qui ne sont autre chose que des pratiques de dénaturation. Il s'agit surtout de supprimer tout qui ne serait pas européen. A partir de ce constat j'ai commencé à travailler sur la dépigmentation.

Pourquoi les Africains veulent-ils se blanchir ?

On ne dit pas blanchir en fait. Quand un Blanc va au solarium, on ne dit pas non plus qu'il va se noircir, mais qu'il va bronzer. Tout cela est relatif. On dit s'éclaircir. Un épiderme foncé qui pratique la dépigmentation va s'éclaircir. On est dans les nuances, c'est une histoire de deux ou trois tons de couleur. Les pratiques de dénaturation mènent aussi à penser le corps par rapport à la domination. C'est fascinant de se rendre compte que chez les peuples qui subissent une domination, il y a une corrélation entre le fait qu'un groupe est minoritaire et la façon dont il traite son corps. Je l'ai observé aussi chez les femmes blanches qui se blondissent systématiquement pour être regardées et appréciées comme blondes parce que l'image de la femme blonde est dominante dans le monde occidental. La domination culturelle se retrouve chez tous les peuples, mais cela dépend du degré d'acculturation et des rapports existants entre dominant et dominé. Toutefois, les pratiques peuvent être plus ou moins agressives. Cela dépend aussi de la distance entre la personne et son groupe de référence. Une femme blanche qui se blondit reste tout de même plus proche de son groupe de référence qu'une femme noire qui se décrépète les cheveux ou s'éclaircit la peau. Celle-ci sort définitivement de son cadre culturel - plus l'écart est grand, plus l'aliénation doit être

considérée comme existentielle. Les techniques d'analyse doivent s'adapter à cet écart-là.

Est-ce une négation totale de son groupe culturel de se changer extérieurement ?

Il faut distinguer plusieurs niveaux. En sociologie on parle de l'échelle ethnologique et de l'échelle sociologique. Dans les réactions que j'ai eu par rapport à mes travaux, on m'a dit tantôt que j'avais totalement raison, tantôt je me suis heurtée à des réponses plus négatives. Celles-ci disaient surtout que cela n'avait rien à voir avec une aliénation d'adapter son corps au modèle occidental. Ces personnes le voyaient comme une esthétique qu'ils aimaient et surtout comme une facilitation de leurs rapports sociaux. Sur l'échelle sociologique, la grande partie des Noirs vit dans des sociétés dominées. Même en Afrique, les modèles européens sont prédominants à presque tous les niveaux. Ces gens ont une tendance à ajuster leurs corps à ces modèles. Et cette aliénation se retrouve aussi à l'échelle ethnologique et culturelle. Là, les gens diront que ce n'est qu'une pratique extérieure qui n'a rien à voir avec leur rapport et leur degré d'engagement avec leur groupe d'appartenance ethnique. Entre cette appartenance et le groupe de référence - celui du dominant - il y a un malaise et un mal-être qui fait qu'on ne vit pas sociologiquement parlant dans un mo-

Juliette Smeralda étudie
la négation de soi-même
des anciens colonisés.

dèle qu'on a soi-même inventé, un modèle qui prendrait en compte tous les paramètres qui expliqueraient l'individu dans son cadre social. On retrouve cette forme d'aliénation dans toutes les sociétés africaines et aussi dans les Antilles. Mais, pour revenir à l'échelle ethnologique, cela ne signifie pas que tous ces individus ne vivent que sur le mode de leur extériorité. Il y a vraiment des gens qui ont du mal à s'accepter, à s'aimer tels qu'ils sont et à faire partie de leur groupe qui est globalement défavorisé et stigmatisé. Pour échapper aux stigmates, ces personnes vont développer des conduites plus ou moins agressives au plan physiologique même.

C'est-à-dire que tout se joue sur la faille entre intérieur et extérieur ?

Voilà. Dans les cultures qui sont dominées, cette faille existe. Ce qui est intéressant, c'est de mesurer effectivement cet écart, parce que vous entendez parfois ces personnes parler de la bouche du dominant. Ils s'approprient le discours de celui qui les a aliénés de leur propre culture. C'est tellement voyant dans certains cas que j'en frissonne. Ils en sont arrivés au point où ils préfèrent habiter une carcasse plutôt que de reconnaître ce qu'ils voient dans leur miroir, extérieur comme intérieur. Ces champs de construction identitaire sont basés sur le déni de soi. Ils sont totalement habités par l'autre, comme une sorte de zombie sur le plan de l'identité.

Comment et pourquoi peut-on en arriver à se dénigrer de telle façon ?

Quand vous prenez l'histoire de l'esclavage, il faut aussi bien étudier l'appareil, les lois et les institutions qui ont été mises en place pour chercher à briser les colonisés. Aux Antilles, ce n'est pas seulement le code noir qui légifère sur le dominé - mais une obligation permanente de s'adapter aux vœux du dominé. Finalement, le dominé offre son corps comme espace de réalisation au dominant. On trouve dans la littérature de l'église et de la mission aux Antilles des témoignages très directs sur comment les colons se mettaient à briser totalement les esclaves. On faisait la chasse même aux détails les plus anodins qui rattachaient encore les dominés à leur appartenance. Il ne suffisait pas de donner des ordres aux esclaves sur comment et combien ils devaient travailler, mais les règlements étaient tels qu'ils supprimaient toute individualité. Ce mécanisme n'est d'ailleurs pas seulement inhérent au colonialisme, mais vaut pour toute la société occidentale. Une étude magistrale de ces mécanismes peut être trouvée dans le classique « Surveiller et punir » de Michel Foucault. Dans son histoire des prisons, Foucault décrit minutieusement les mécanismes de la coercition qui ont été inventés pour supprimer toute forme d'altérité que la société dominante ne saurait tolérer.



PHOTO: ARCHIVE PRIVEE

A partir du moment où le dominé est brisé, cette attitude se transmet-elle de génération en génération ?

Si vous êtes dans une famille qui a une certaine tradition de rébellion et de résistance, même passive, cela se transmet. Moi, ce qui me fascine aussi, c'est comment se transmet cette vision de la résistance dans les familles où l'on ne parle pas de la résistance. Nous nous demandons comment des générations d'Antillais peuvent grandir dans leur héritage assumé de l'esclavage sans pourtant questionner le système de coercition. On ne le fait pas. Pourtant, on trouve dans la littérature féministe beaucoup de témoignages sur la transmission de certaines formes de domination. C'est un phénomène transgénérationnel : les femmes se coulent dans le moule du dominé sans le questionner, puisque souvent elles ne le connaissent pas autrement. Dans cette transmission de la soumission, c'est souvent le non-verbal qui est encore plus important que le verbal. Ces études nous livrent en quelque sorte le secret de la domination.

Comment la situation actuelle dans les DOM et les TOM influe-t-elle sur l'aliénation ?

Cela a beaucoup changé, je peux vous l'assurer. Mais ce qui est sûr, c'est que quand le dominé s'apprête à sortir de sa posture, vous voyez directement arriver la force - telle que l'a décrite Foucault - sous forme de centaines de policiers. Vous voyez que le dominé n'est pas libre de sortir de sa position. Pourtant, le changement est considérable : dans la société antillaise, un « nous » est né, un nous collectif. Cela est lié à la découverte du fait qu'ils pouvaient vivre sans fréquenter les supermarchés, sans regarder la télé, sans devoir s'adapter en permanence. La plupart a même été étonnée de découvrir une forme de solidarité ancrée dans des temps très reculés qui est en train de remonter à la surface. Ils ont découverts aussi qu'ils avaient une agriculture locale qui les a aidé à surmonter la crise et à briser un peu la dépendance face à la métropole.